

La saga des éponges de la route

Les étapes de la "Chasse à la canette" sur le Tour

L'hydratation fait partie de la compétition cycliste depuis

la fin du XX^e siècle. Jusqu'au milieu des années 1960, la réglementation de l'apport en liquide pendant la course était assez libre. C'est pendant ce premier siècle de compétitions que la chasse à la canette, autrement dit chercher à boire par tous les moyens, était omniprésente, notamment sur les routes du Tour. Afin de vous mettre l'eau à la bouche, nous vous proposons quelques histoires savoureuses motivées par la chasse à la canette. Cette débandade vers un point d'eau (camion bistrot, fontaines, cascades, etc.) a pris fin en 1968 avec une réglementation permettant le ravitaillement liquide pendant la course auprès des voitures techniques.

1923 - Maurice Guénot (Fra) : du lait aux pis de la vache

« Maurice Guénot, un petit touriste-routier, est en difficulté durant la plus longue étape de l'épreuve (5^e étape Sable-d'Olonne-Bayonne, 482 km). Il a faim ; il a surtout soif mais ses bidons sont vides et il n'y a pas de ferme sur le passage. Tout à coup, comme il aperçoit un troupeau de vaches sur la route, l'initiative lui vient d'aller traire l'une d'elles. Il descend, se dirige avec circonspection vers une vache bien paisible et se met en devoir de la traire. La petite vachère accourt en criant. Puis elle reconnaît un coureur du Tour et elle ne dit plus rien. Guénot eut rapidement rempli ses bidons. Pour un Parisien, il ne s'est pas mal tiré d'affaire. Il a dû vivre à la campagne plus d'un jour. »

[Le Miroir des Sports, 1923, n° 158, 12 juillet, p 23]

1938 - Le pillage du glacier

« La première grande journée de chaleur a été celle de la 12^e étape Marseille-Cannes ; les cigales faisaient un bruit infernal et du sol montaient des buées transparentes et significatives. Aussi, tout au long de ce jour, ce fut une débandade totale dans le peloton. A tout instant des coureurs descendaient de vélo pour puiser de l'eau aux fontaines, ou acheter à bon compte des canettes dans tous les cafés situés sur le parcours. Aux environs d'Hyères, un marchand de glace ambulant avait eu l'imprudence de s'arrêter au bord de la route avec, sur son comptoir de zinc, quelques tentants cornets de glace, tout prêts pour les spectateurs altérés. D'aussi loin que les coureurs le virent, ils piquèrent un sprint, qui fit pâlir de jalousie Lucien Cazalis, le secrétaire général de l'organisation, car il n'avait pas vu pareille ardeur depuis le départ du Tour, même pour une prime-surprise de 1 000 francs. **En un clin d'œil, les glaces du marchand furent raflées et englouties** ; et le pauvre marchand, après une moue de dépit pour sa recette perdue, se mit à sourire en pensant qu'il avait ravitaillé les champions. »

[Le Miroir des Sports, 1938, n° 1017, 21 juillet, p 13]

1950 - Paul Giguet (Fra) : un expert en boisson

Texte du journaliste Albert Michea : « Mais alors, sur la route, il n'avait pas son pareil pour "faire le ménage", jouer la mère-poule, assurer le ravitaillement. Il connaissait ses itinéraires, ses horaires sur le bout du pédalier. Il rassemblait les lâchés, les attardés, les exhortait, les calmait aussi, les rassurait car il calculait les délais d'élimination, regardait sans cesse son chronomètre, faisait presser l'allure ou modérait l'ardeur. Et les gars lui obéissaient, ils savaient qu'avec Paul, on ne risquait pas d'être éliminé.

J'ajouterai vite pour tous ceux qui l'ont oublié que Paul n'était pas un "rigolo". C'était un authentique champion. Mais il avait choisi d'être équipier comme d'autres sont majordomes, chefs de rang, maîtres d'hôtel. Et je t'assure que ça marchait dans la maison. Paul, quand même, il avait un faible pour le rayon boisson. Oh, attention ne vas pas t'imaginer des choses.

Certes, il ne crachait pas sur le pinard en bon Savoyard qu'il était. Mais il était loin d'arriver au gosier de Brambilla dit *La Brambille* pour ce genre d'exercice. Quand je te dis que l'ami Paul était un expert en boissons, je veux parler de son art à ravitailler les chefs de file. Avec un gars comme lui, Louison Bobet ne manquait jamais de boisson fraîche. Même qu'un jour ça lui a joué un mauvais tour. C'était une de ces fameuses étapes Bordeaux-Bayonne, où le peloton s'ennuie à travers les Landes. C'est beau pourtant le coin... Mais un peu désert. Et quand tu vois tous ces pins qui trinquent avec leur petit pot de résine, qu'est ce que tu veux, ça te donne des idées. N'empêche que ce jour, le soleil tapait, qu'il faisait chaud, chaud... Que nous avions tous soif. On prenait d'assaut ces rares auberges, longues, basses, qui font de l'œil avec leurs volets rouges et blancs à demi-tirés. Une de ces auberges était là, entre Castets et Labouheyre. Une auberge accueillante, bien portante. Elle arrivait à point car Louison Bobet avait soif.

Un simple coup d'œil l'avait fait comprendre à Paul Giguet. Et quand le peloton arriva devant l'auberge, ce fut pareil à une nuée de sauterelles sur l'oasis. Comme toujours, il y avait les béotiens. Ils raflèrent les canettes, les bouteilles qui traînaient sur les tables et vite, enfourchant leur vélo repartaient à la poursuite du peloton. Nous suivions d'un œil expert le travail des spécialistes. Paul Giguet et Pierre Brambilla, s'étaient eux, faufilets derrière le comptoir. *Brambilla-La Brambille*, l'œil étincelant, le menton plus en galoche que jamais, était un spécialiste du genre bulldozer. Il empoignait les bouteilles, les élevait à la hauteur de l'œil en buvant une grande lampée. Et selon la façon dont il faisait claquer la langue, on savait si la bouteille allait refaire un voyage vers les lèvres de *La Brambille*, si elle allait finir ses jours au fond d'un bidon ou si, dédaigneusement, elle allait être

abandonnée à son triste sort... Nous étions aux anges, à regarder faire *La Brambille*. Enfin désaltéré, les poches lestées de bidons, il reprit son vélo avec ce sourire bien à lui qui ressemblait à une grimace. Le patron, la patronne qui étaient sortis sur le bord de la route pour "voir passer les coureurs" rentrèrent mettre un peu d'ordre derrière le comptoir. Et tout à coup, des coups sourds qui semblent venir du plancher... pan, pan, pan... et des cris étouffés. Tout le monde se regarde. S'interroge. Les coups redoublent. Et la patronne subitement, pousse un cri. Là, sous ses pieds, c'est là que ça cogne. Sous ses pieds, c'est la trappe qui donne dans la cave. Courageusement, le patron l'ouvre. Voilà notre Paul Giguët, rouspétant, qui émerge en maillot bleu, blanc, rouge, de la trappe, des bouteilles dans les poches, entre les mains. Paul, lui n'était pas du genre bulldozer. Côté ravitaillement boissons, c'était un raffiné... Et puis Louison Bobet ne pouvait tout de même pas boire comme *La Brambille*. Aussi, après avoir flairé quelques bouteilles derrière le comptoir, Paul les avait abandonnées à *Attila-La Brambille*. Et voyant la trappe de la cave ouverte, notre Savoyard, en parfait sommelier, avait décidé d'aller cueillir quelques bonnes bouteilles. Subrepticement, comme il dit. . .

Seulement, voilà dans sa précipitation, ce barbare de *La Brambille* avait rabattu la trappe... Et le peloton était parti... Et Louison se retournait pour voir si, à l'horizon, le pourtant si stylé Giguët allait enfin arriver.»

[Abel Michéa A. - Histoire drôles et drôles d'histoires du Tour de France .- Paris, éd. 2000, 1970 .- 219 p (p 129-133)]

1957 - Antonio Barbosa (Por) : « D'un seul trait une bouteille de cidre »

Texte de l'ancien cycliste André Leducq, double lauréat du Tour en 1930 et 1932 : « Les récentes journées passées dans la fournaise m'incitent à donner de l'importance au combat que le coureur du Tour doit livrer à la soif. J'ai eu soif dans le Tour, soif au point de boire n'importe quoi, au point d'avaler des quantités effarantes de liquide... et de le regretter ensuite. C'est pourquoi je plains ceux qui ne peuvent résister à cet appel parfois atroce. Il faut boire, sans doute, mais jamais abusivement et surtout pas n'importe quoi. Mais quoi boire ? de l'eau, tout simplement. Oui, de l'eau, pourvu qu'elle soit limpide et fraîche. J'admets qu'on puisse lui préférer le café léger, le thé, la menthe. J'en ai toujours eu dans mes bidons, au départ, et m'évertuais à les faire durer le plus longtemps possible, mais lorsque les provisions de départ ou de ravitaillement ne sont plus qu'un souvenir, l'eau s'impose. Les fontaines ne manquent pas sur la route, qui offrent, par ailleurs, la ressource d'une douche sur une nuque brûlante, mais il convient toutefois de s'y arrêter le moins possible. **S'il fallait citer tous ceux qui, au cours des derniers Tours de France, ont chèrement payé leur imprudence en buvant sans discernement ce qui leur était offert, les colonnes de cette page ne suffiraient pas.** L'autre jour, entre Rouen et Roubaix, j'ai vu le Portugais Antonio Barbosa engloutir d'un seul trait une bouteille de cidre bouché. De quoi enivrer en quelques secondes n'importe quel individu normal ! A plus forte raison un routier ayant peiné pendant des heures sous un soleil caniculaire... »

[André Leducq, *Le Miroir des Sports*, 1957, n° 635, 3 juillet, p 14]

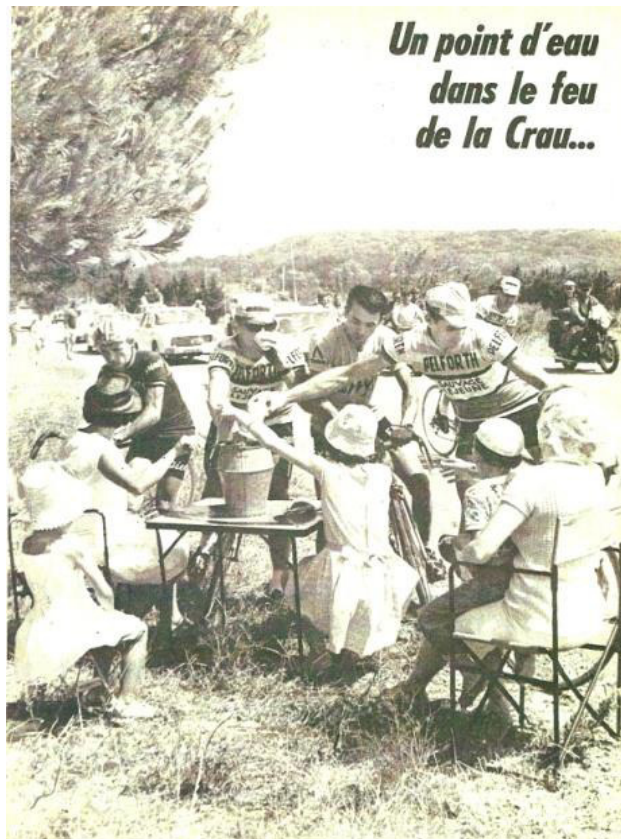


Tour 1958 : des Géants de la route "sauvés" par un camion livreur de boissons
Le Miroir des Sports, 1958, n° 699, 21 juillet, p 19

1964 - La volonté s'évapore

« La soif est l'un des phénomènes qui inhibent le plus considérablement la volonté de l'homme. La démonstration en a été faite entre Thonon et Andorre. Pendant ces six étapes, le thermomètre fit étalage de telles qualités de grimpeur que nombre de coureurs furent déraisonnables. Tout était bon aux assoiffés ! Chaque groupe de coureurs s'arrêtant auprès d'un camion de livraison de boisson, d'un café ou d'une installation de campeurs, avait autant d'efficacité qu'un vol de sauterelles se posant sur une récolte : c'était la razzia totale. Par un juste retour des choses, l'un des plus redoutables chasseurs de canettes du Tour, Italo Mazzacurati, s'est pris à son propre jeu. Il faillit s'étouffer en buvant avec avidité... du sirop de grenadine, chapardé sur une table de camping. »

[*Le Miroir des Sports, 1964, n° 1028, 6 juillet, p 28*]



Tour 1964 : un point d'eau inattendu mais oh combien apprécié par les piranhas sur deux roues
Le Miroir des Sports, 1964, n° 1028, 6 juillet, p 13

1964 - Dix litres aux cent... pour les moins bons

« On est parvenu à définir la consommation d'un coureur attardé, les vedettes boivent très peu, au cours d'une étape de montagne, courue par grosse chaleur : **à peu près dix litres aux cent kilomètres !** Sans compter ce qu'ils se versent sur la tête ou l'arrosage effectué par des spectateurs compatissants. »

[*Le Miroir des Sports*, 1964, n° 1028, 6 juillet, p 28]

1964 - Jacques Anquetil (Fra) : cinq litres aux 250 kms

« Boire ou ne pas boire, « that is the question » aurait dit Hamlet s'il avait pratiqué la bicyclette !

Jacques Anquetil, n'est pas concerné par cette question : « *La chaleur et le travail musculaire font énormément transpirer, dit-il. Il est donc indispensable de compenser cette perte d'eau par l'absorption de liquide afin de maintenir un équilibre constant dans l'organisme. L'erreur que commettent certains est d'aller au-delà de ce qu'ils perdent par la transpiration. Ils éliminent un litre et en boivent deux ou trois de tout ce qui se présente. Après, ils s'étonnent d'avoir des coliques ou de se sentir sans forces. Les jours où je sens que j'élimine beaucoup, je bois beaucoup. Si je transpire peu, je bois en conséquence. C'est à chacun de se connaître convenablement. Mais, je vous le répète, cette quantité peut varier d'un jour à l'autre* ».

Précisons pour mémoire qu'au cours de l'étape la plus chaude, celle qui comportait la traversée de La Crau, Jacques Anquetil n'a bu, en tout et pour tout, que **deux bidons de thé non sucré, soit un litre, six petites bouteilles de boissons gazeuse, du Coca-Cola pour plus de détail et deux petites bouteilles de bière. Le tout en 250 kilomètres,** soit près de huit heures sous un soleil de feu... »

[*Le Miroir des Sports*, 1964, n° 1028, 6 juillet, p 28]

1965 - Italo Mazzacurati (Ita) : le Samaritain de la canette aux 700 récipients

« La mission d'Italo Mazzacurati a pris fin à Versailles. Ce garçon aux traits et aux allures de Comanche – on l'a vu toujours sur le sentier de la bière – n'avait qu'une chose à faire dans le Tour : approvisionner en bidons les commandos d'attaque de la Salvarani. C'est sans doute lui qui, de tous les spécialistes de la cueillette (au vol) de tous les récipients contenant du liquide, a le plus œuvré contre la soif. Si l'on considère qu'il a véhiculé plus de trente bouteilles par étapes – et nous pouvons vous assurer que ce n'est pas « du bidon » - Mazzacurati, *le Samaritain de la canette*, a près de sept cents récipients à son palmarès pour le Tour 65. Et encore Vittorio Adorni a-t-il abandonné avant la mi-parcours ! Voilà pourquoi l'un des coureurs de la Salvarani a dit : « Italo pourrait peut-être partir sans vélo. Mais il est une chose qui lui est absolument indispensable : le... décapsuleur ! »
[Le Miroir des Sports, 15.07.1965, p 30]

1979 - Les porteurs d'eau se laissent glisser à la hauteur des directeurs sportifs

Texte du journaliste Robert Descamps : « Ce sont les auxiliaires des leaders qui ont été ainsi baptisés. Outre leurs tâches, ceux-ci doivent en effet, et principalement dans les courses à étapes, pourvoir au ravitaillement en liquide de leurs chefs de file. Dans le temps, ces braves serviteurs devaient s'arrêter soit aux fontaines, soit dans les cafés afin d'obtenir ce ravitaillement et veiller à satisfaire les goûts, voire les caprices de leurs chefs. Ensuite, lourdement chargés, ils devaient réintégrer le peloton, ce qui n'était pas toujours facile et réclamait des porteurs d'eau une classe indéniable. De nos jours, le ravitaillement est facilité dans le Tour de France car les porteurs d'eau n'ont plus qu'à se laisser glisser à la hauteur des voitures des directeurs sportifs pour obtenir les bidons désirés. La tâche de porteur d'eau n'en reste pas moins très importante. »
[Robert Descamps.- Encyclopédie : le cyclisme de A à Z .- *Miroir du Cyclisme*, 1979 , n° 276, novembre, p 29]

1979 - Joaquim Agostinho (Por) : trois litres de bulles

Texte de Franco Cuaz : « Les cyclistes sont sans doute les sportifs qui absorbent le plus de liquides. Le Portugais Joaquim Agostinho, vainqueur en 1979 de l'étape de l'Alpe d'Huez, au Tour de France, boira douze petites bouteilles de Perrier l'une après l'autre, trois litres de bulles... »
[Franco Cuaz « et al ». – Allez Maurice. De l'aube du cyclisme aux triomphes de Maurice Garin. – Vallées d'Aoste (ITA), Industrie Grafiche Editoriali Musumeci, 1993. – 181 p (p 102)]